

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 31 OCTOBRE, 1878.

No. 10.

AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

Lundi arriva; c'était une belle journée, pleine de calme et d'éclat. Les dernières gelées avaient changé l'aspect des arbres et des buissons, et ceux qui admirent les teintes variées de l'automne, n'auraient pu trouver une plus favorable occasion de retremper leur cœur dans la contemplation des beautés de la nature.

Mme Wharton résolut d'accompagner son mari au cottage. Julie les aperçut à quelque distance de la maison et courut à leur rencontre. A la porte, Mme Edwards les salua amicalement, et l'œil de Marie étincela de plaisir lorsqu'elle entra dans la chambre et les vit assis près de sa mère: elle les remerciait avec effusion de leur visite matinale.

Que n'auraient-ils pas donné pour n'avoir jamais connu les nouvelles déchirantes qu'ils venaient leur communiquer!

“ Monsieur Wharton, dit Marie, j'ai oublié de vous dire samedi au presbytère que nous avons reçu une lettre de James.”

Un tressaillement d'espoir l'électrisa soudainement.

“ De quel jour était-elle datée, Marie? demanda-t-il avec précipitation.”

— Elle était datée de mardi; je ne comprends pas comment elle a été si longue à nous parvenir.”

Quelque pénible que fût sa mission, M. Wharton prit tout à coup la résolution de s'en acquitter, et pria Mme Edwards de l'accompagner dans la chambre voisine; celle-ci lui montra poliment le chemin; aussitôt qu'ils furent assis, il aborda le triste sujet: “ N'avez-vous reçu, madame Edwards, aucune nouvelle de M. votre fils postérieure à cette lettre?”

— Aucune, monsieur; ” et le regardant fixement: “ Avez-vous, monsieur, entendu parler de lui?”

— Pas directement.

— Monsieur Wharton, dit-elle les mains jointes et les lèvres tremblantes d'émotion, vous avez appris quelque chose; dites-moi, oh! dites-moi tout!

— Madame Edwards, avez-vous jamais mis en doute la conduite de James?”

— De James, monsieur? de James? Pourquoi, monsieur, pourquoi cette question? Vous savez, monsieur Wharton, que nous avons toute raison de le croire irréprochable: qui donc en doute, monsieur?”

— Je n'en ai jamais douté, ma chère dame; mais j'ai reçu un journal de New-York; il contient un article qui, je dois le dire, m'a bien fait souffrir, et j'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous le montrer.”

Il lui tendit le journal, et lui indiqua du doigt l'article aussi bien que ses nerfs agités le lui permettaient. Il resta un moment sans respirer; il vit le papier glisser des mains de Mme Edwards et aperçut la pâleur mortelle qui se répandait sur ses traits. Il appela immédiatement Mme Wharton, et ses enfants se précipitèrent avec elle dans la chambre.

Quand le cœur fait éclater les premiers gémissements de la souffrance, quand un malheur terrible frappe tout à coup, il se fait une telle explosion d'horreur, un tel débordement de douleurs, que tous les écarts sympathiques sont violemment renués. Non, M. et Mme Wharton ne pouvaient assister sans déchirement à une pareille scène; mais il est des jours où l'esprit s'élève, en face du malheur, au-dessus de lui-même; il agit et ose alors avec une énergie surhumaine.

Après avoir employé tous les remèdes que la maison leur offrait pour rappeler à elle Mme Edwards, et lorsqu'elle commença à donner des signes de tranquillité, M. Wharton quitta la chambre avec Marie, qui le suppliait en pleurant de lui expliquer le désespoir de sa mère. Il avait à la main le papier terrible, mais il n'osait le confier à Marie tant que son âme ne serait pas préparée encore à un tel choc.

“ Ma chère enfant, il faut fortifier votre cœur de tout le courage dont vous êtes capable, non-seulement pour vous, mais pour votre mère. Je vous offre la maison et la protection d'un père.”

Elle se précipita dans ses bras.

“ Oh! monsieur Wharton, vous avez été un père pour nous; mais dites-moi, ah! dites-moi, mon frère est-il mort? mon frère est-il mort? dites, dites.”

— Il n'est pas mort, Marie.”

Elle se recula, et joignant les mains, le regarda calme mais sérieuse:

“ Il n'est pas mort?”

— Non, Marie, il n'est pas mort.

— Espère-t-on pour sa vie?”

— Sa vie n'est pas en danger.”

Un moment elle se couvrit le visage, et puis le regardait encore avec anxiété: “ Monsieur Wharton, vous pouvez me faire connaître le pire. Je puis tout entendre maintenant, je n'ai plus peur.

— Il peut y avoir erreur, après tout. Mais voici le journal, ma chère enfant, lisez vous-même.”

Marie s'assit, et lut d'un bout à l'autre l'article, puis le relut avec attention.

“ Monsieur Wharton, tout ceci peut être vrai; mais, vrai ou faux, je dois aller voir mon pauvre frère; innocent ou coupable, sa sœur souffrira avec lui! Oh! James, James! mon frère! mon frère!” Elle pleura amèrement.

M. Wharton la quitta, et rentra dans la chambre où était Mme Edwards. Revenue de son évanouissement, elle était encore étendue sur le lit. Mme Wharton était assise près d'elle.

“ C'est un calice bien amer, dit-elle en tendant sa main à l'homme vénérable qui s'approchait, mais mon père céleste ne l'aurait pas mis à mes lèvres s'il n'avait pas vu que j'en avais besoin. Oh! monsieur, les souffrances que j'ai endurées pendant cette heure bien courte, puissiez-vous ne les jamais connaître! Mon pauvre James, quoi qu'il arrive, il verra bientôt que l'amour d'une mère ne change pas; je partagerai sa faute et sa prison. Mais, où est donc Marie?”

Marie entendit la voix de sa mère et entra immédiatement dans la chambre. Ses pleurs étaient essuyés. Elle avança d'un pas léger vers ce lit de douleur, prit la main de sa mère, se baissa et l'embrassa avec effusion.

“ Mère, il faut que j'aille voir James.”

— Nous irons toutes deux, ma chère enfant; si nous ne pouvons faire autrement, nous partagerons sa honte.

— Mère, bonne mère, dit Julie qui était assise dans un coin de la chambre, pleurant à chaudes larmes, laissez-moi aller avec vous; je sais que je consolerais James. Oh! je vous en prie, ma mère, laissez-moi vous accompagner.”

Après quelques instants de cruelle délibération, il fut convenu que M. Wharton accompagnerait Mme Ed-

wards et Marie à New-York, et que Julie habiterait le presbytère jusqu'à leur retour. Mais avant de quitter la maison, le ministre s agenouilla avec elles et appela sur la famille désolée la protection de celui que tous les siècles ont regardé comme le défenseur des infortunés.

X.

La nouvelle qui avait causé tant d'alarmes au White-Cottage n'était, hélas! que trop vraie. La position de James Edwards était bien changée, comme l'opinion que ses amis de la ville avaient jusqu'alors eue de lui.

Les MM. Hunt, par une habitude contractée depuis grand nombre d'années, avaient dans la maison de l'amé des associés, une forte caisse en fer qui renfermait leurs valeurs, telles que traites bons à échéance, hypothèques, effets, etc.

Dans ce coffre-fort on déposait soigneusement tous les soirs un petit coffret de fantaisie qui contenait les recettes du jour. Comme je l'ai déjà dit, les MM. Hunt n'avaient aucun placement chez les banquiers; outre ce coffret, qui voyageait journellement du magasin à la maison, il y avait encore dans un coin du coffre une petite boîte avec un couvercle à châssis, et qui contenait les fonds privés, etc., de l'associé amé; or, c'était le contenu de cette boîte qui avait disparu.

Pendant quelques semaines une somme d'argent était restée sans emploi près du couvercle à châssis; M. Hunt l'avait reçue pour prix de la vente d'une de ses propriétés. Ne trouvant pas l'occasion de la placer immédiatement, il l'avait prêtée à la maison, qui était sur le point de conclure un marché important dans leur branche de commerce. Ce fut seulement le jour où l'on avait besoin de ces fonds, que M. Hunt s'assura avec une inexprimable consternation que la petite boîte était vide. James venait de déjeuner et était déjà au magasin, lorsque M. Hunt prit la clef au clou où elle était ordinairement suspendue dans un petit cabinet qui ouvrait sur la chambre à coucher; puis il descendit à un collier pratiqué dans les fondations de la maison. Il essaya alors d'ouvrir la porte avec sa clef; il trouva la place occupée par une autre clef qui faisait jouer également bien la serrure. Il ouvrit; —c'était une petite chambre propre, avec des murs blancs à la chaux; un plancher briqueté; à une des extrémités on voyait plusieurs rayons garnis de vins de choix trop bons pour être prodigués, et au milieu, seul dans sa gloire, se dressait le coffre-fort déjà mentionné.

Le vieux gentleman fut frappé d'étonnement à la vue de cette clef,

et sa première pensée, aussitôt qu'il aperçut son coffre en bon état, fut qu'on avait usé de son madère; mais il n'en manquait pas une bouteille, excepté celle qu'il avait prise lui-même quelques jours auparavant pour traiter un intime ami.

Il concentra alors son attention sur le couvercle du coffre et le secoua violemment, mais le couvercle tint bon; la lourde clef une fois appliquée, le verrou énorme joue avec un bruit qui fait résonner la voûte. M. Hunt lève alors le couvercle, et tout lui paraît être dans le *statu quo*; il le referme de nouveau, et se met à réfléchir sur l'étrange clef qu'il avait trouvée à la porte. Comparée à celle qu'il avait dans la main, il n'y avait qu'une ombre de différence. Pensant que Mme Hunt pourrait peut-être lui donner quelque éclaircissement, il pria une domestique de la cuisine de l'appeler. Mme Hunt, attardée par corpulence respectable, vint aussi rapidement qu'on pouvait le demander. Aussitôt qu'elle fut dans la petite chambre, il ferma la porte.

—Connaissez-vous cette clef, Peggy?

—Si je la connais! eh! sans doute, c'est la clef de cette voûte, dit Mme Hunt en regardant son mari.

—Non pas, ce n'est pas elle; tenez, voici la clef que je viens de prendre dans le cabinet.

—Où avez-vous trouvé celle-ci, alors?

—Dans la serrure de cette porte.

Mme Hunt se mit les deux poings sur les hanches, et regarda son mari d'un air de stupéfaction.

—Qu'est-ce que tout cela signifie, Geordie?

—C'est justement pour vous le demander que je vous ai fait appeler; ne connaissez-vous pas cette clef du tout?

Mme Hunt s'apercevant que son mari était de plus en plus agité, mit ses lunettes et examina attentivement la clef.

—Elle ressemble, mon ami, à la clef de la chambre du commis; mais je vais envoyer là-haut, et nous verrons.

A ce moment, sa nièce apparut dans le passage; elle chantait un air joyeux et se dirigeait rapidement vers l'escalier.

—Sally, Sally!

—Comment, ma tante?

Et Sally ou Sarah, charmante et animée, vint rapidement à elle.

—Ne m'avez-vous pas appelée, ma tante?

—Oui, mon enfant; venez ici montez à la chambre du commis; James est allé au magasin. Allez et voyez si cette clef est celle de la porte du cabinet. Mais non, restez plutôt; Betty en saura peut-être davantage. Je vais y envoyer Betty.

Et elle se dirigea vers la cuisine.

Sarah reprit son air joyeux, rejeta ses boucles de cheveux en arrière et disparut.

Pendant que Mme Hunt tenait conseil avec Betty, l'idée vint à M. Hunt d'examiner son coffre une seconde fois et de compter plus attentivement les valeurs, non pas qu'il eût quelque inquiétude à ce sujet, car il avait dans sa main la seule clef qui pût ouvrir cette solide caisse. On pouvait la forcer, il le savait, la briser à l'aide d'un instrument; mais quant à l'ouvrir selon les règles, il ne pouvait même admettre maintenant que cela fût possible. Y avait-il une seule serrure semblable dans le pays? Le serrurier qui l'avait faite d'après un nouveau système n'était-il pas mort après avoir imaginé et fabriqué cette première et unique clef? M. Hunt ne s'était donc pas pressé de passer en revue l'intérieur du coffre quand il l'avait ouvert avec la clef qui restait presque toujours sous ses yeux; mais encore il pensa qu'il pourrait aussi bien voir si tout était sauf. Il l'avait donc ouvert une seconde fois, et était en train de tirer le couvercle de sa petite boîte, lorsque Mme Hunt entra dans la chambre. Elle le surprit assis sur le coffre qu'il avait fermé et compulsant ses valeurs une par une. Il les plaçait avec soin à côté de lui: la dernière pièce qu'il garda était un portefeuille de serge attaché avec un ruban vert.

—Trouvez-vous tout votre argent, Geordie?

Pas de réponse. Mais il la regardait d'un air effaré du haut de son coffre: elle prit le portefeuille de ses mains et se mit à l'examiner elle-même.

—Quoi! il n'y a rien! l'avez-vous mis là-dedans?

Geordie ne répondit pas, mais il tenait toujours ses yeux fixés sur elle, oppressé, haletant. Il désirait évidemment dire quelque chose.

—Monsieur Hunt, il n'y a rien là-dedans, voyez; " et elle secoua le portefeuille et une petite pièce d'or en tomba.

—Voilà, voilà tout ce qu'il y a. Je croyais que vous me disiez hier au soir que vous aviez six mille dollars que vous deviez prêter à la maison?

—Je les avais, s'écria-t-il tout à coup d'une voix forte; mais tout est parti, tout est parti! De plus en plus fort: nous sommes volés, ruinés; et il bondit. Oh! chère, oh! chère! et il arpentait la chambre à grands pas; oh! chère, oh! chère! et il se pressa la poitrine comme pour refouler une grande douleur; oh! chère, oh! chère femme! que vais-je faire? Je pense que je vais avoir un de mes accès: nous sommes volés, ruinés. Oh! ma chère, oh! ma chère! tout est parti! Femme, je t'en prie, donne-moi quelque chose, n'importe quoi; je vais

mourir, je me sens de plus en plus mal."

Mme Hunt se hâta aussi vite que sa corpulence le lui permit de préparer les drogues qu'elle tenait toujours à la disposition de M. Hunt. Betty revenait à ce moment de son enquête au sujet de cette étrange clef, lorsque, rencontrant Mme Hunt et entendant les gémissements sous la voûte :

"Dieu me bénisse ! qu'est-ce que cela ? A-t-il encore un de ses accès ? s'écria-t-elle.

—Oui, Betty. Mets de l'eau sur le feu, vite !

—Oui, oui, madame ; le pauvre monsieur, comme il se lamante !"

Betty avait à peine eu le temps de mettre la bouilloire sur le feu, qu'elle entendit la voix de M. Hunt qui l'appelait :

" Betty ! Betty !

—Je suis à vous, monsieur.

—Cette clef, Betty, pouvez-vous dire à qui elle appartient ? Oh ! chère, oh ! chère, à qui est-elle ?

—Eh, c'est celle de la chambre du commis ; c'est la clef de sa porte.

—Vous la reconnaissez, Betty ?

—Si je la reconnais ? Est-ce que je ne ferme pas tous les jours la porte après avoir nettoyé la chambre ? d'ailleurs ne porte-t-elle pas la marque que M. James a mise lui-même dessus ?

—Quelle marque ?

(La suite au prochain numéro.)

—:o:—

PROVERBES ET SENTENCES.

—Celui qui n'estime pas ses parents, ne peut être qu'un mauvais sujet.

—Le monde et toutes ses grandeurs n'ont pu contenter un seul ambitieux.

—L'espérance est la fortune du malheureux.

—Ne recherche pas de places au-dessus de tes connaissances.

—Il ne faut se fâcher avec personne ; on peut avoir besoin des petits comme des grands.

—Les grandes dépenses amènent la pauvreté.

—La marque d'une méchante cause est de dire des sottises à sa partie adverse.

—Ne te glorifie pas de ta grandeur : bientôt le malheureux foulera aux pieds la poussière qui couvrira les débris orgueilleux de ton existence.

—La science est une compagne de voyage dans les pays étrangers.

—Le refus augmente la cupidité.

—L'esprit est comme l'or ; c'est l'usage qui en fait le prix.

—On ne fait point de mal aux autres sans s'en faire à soi-même.

—Il y a beaucoup de gens dont l'esprit ne brille qu'aux dépens du cœur. Quand on se permet tout, il n'est guère possible qu'il ne jette quelque feu.

MERE ET PATRIE.

Je me souviens du chant
Qui m'endormait enfant.
Dans mon berceau de mousse,
Et de la voix si douce
Qui portait dans mon cœur
La joie et le bonheur !...
Ah ! jamais je n'oublie,
Ma mère si chérie.

Entends-je au fond des bois
Où j'égaré parfois
Ma course vagabonde,
Un écho qui réponde
Aux chants de mes ennuis ;
Alors tout bas je dis :
Jamais mon cœur n'oublie
L'écho de ma patrie !

Oh ! Je revois encor
Mon ciel d'azur et d'or,
Et la branche rosée,
Aux fleurs de la vallée,
Prêtant chaque matin
Son éclat de satin !
Non, jamais je n'oublie
Le ciel de ma patrie.

Mère et patrie, adieu !
Ah ! quelque soit le lieu
Où se traîne ma vie,
Maudite ou bien ravie ;
De votre souvenir
Je veux vivre et mourir.
Qui donc jamais oublie
Sa mère et sa patrie ! !

—:o:—

HISTOIRE D'UNE CULOTTE.

Le curé d'une ville de Picardie revenait un soir chez lui. Il récitait son bréviaire en marchant—Deux jeunes officiers dont le régiment était caserné dans la ville suivaient le même chemin. Ils ricanèrent en passant près du prêtre, qui continua sa prière ; et comme ils allaient d'un bon pas, ils le laissèrent bientôt loin derrière eux. Ils se mirent à parler religion, ou plutôt irreligion.

"Je n'aime pas les prêtres, dit l'un d'eux.

—Ni moi, répondit l'autre.

—Ils ne croient pas à ce qu'ils disent.

—C'est un pur métier qu'ils font là.

—La religion est bonne pour les femmes.

—Ou pour les petits enfants.

—Les dévots ne valent pas mieux que les autres.

—Ils sont bien pires.

—On donne plus aux pauvres à la sortie du spectacle qu'à la sortie de la messe, etc."

Cette édifiante conversation fut interrompue par la voix d'un mendiant assis près d'une haie : les deux militaires lui donnèrent quelques sous. Le malheureux était presque nu, pâle, défait, languissant.....

"Je parie, dit un des officiers, que le curé ne donnera rien.

—Si nous attendions pour voir.

—Oui, mais cachons-nous ; car ces gens-là, vois-tu, ils font le bien quand on les regarde ; il donnerait à cause de nous. Viens, passons derrière la haie. Nous serons là aux premières loges."

Trois ou quatre minutes après, le prêtre arrive, toujours récitant son office. Le pauvre lui demande l'aumône...Le curé

lève les yeux, ferme son livre et s'approche du mendiant :

"Hélas ! mon pauvre enfant, lui dit-il en fouillant dans sa poche, je crois n'avoir rien sur moi...."

Les deux amis se poussèrent le coude. "Je te le disais bien," dit l'un d'eux.

Le curé chercha de tous côtés : pas de son.

"Je n'ai rien, j'en suis bien fâché," répéta-t-il. Mais, voyant la nudité de ce pauvre ; "N'avez-vous donc rien pour vous couvrir ?

—Non, mon bon monsieur.

—Alors, attendez."

—Il pose son livre par terre regarde des deux côtés de la route pour voir si quelqu'un n'arrive pas, disparaît un moment, et revient tenant dans ses mains cet indispensable vêtement qu'un Anglais n'oserait nommer, mais qu'en bon français j'appelle tout simplement...une culotte.

"Tenez, mon pauvre ami, dit-il au malheureux en la lui présentant ; voici du moins de quoi vous vêtir un peu. Ne parlez de cela à personne, et priez le bon Dieu pour moi."

Le pauvre prit la culotte, et remercia le prêtre, qui, enveloppé dans sa soutane, continua son chemin et reprit sa prière...

Le lendemain, les deux jeunes officiers venaient se confesser. La naïve charité d'un bon prêtre avait converti deux âmes.

—:o:—

MÉLANGES.

—Quelle branche d'éducation cultive-t-on le plus à votre école, mon enfant ?— Monsieur, c'est la branche d'osier pour laquelle le maître nous tape sur les doigts.

—Un mari malheureux demande pourquoi l'on dit que le mariage est un doux lien, quand il est si difficile de le rompre.

—Un maire de campagne, dans un certain arrondissement de la France, a fait publier et afficher l'avis suivant :

"Tous les mendiants qui seront trouvés dans cet arrondissement seront condamnés à une amende de 15 francs destinés au soulagement des pauvres."

—Tant de moutarde pour si peu de viande.—

Un pauvre Allemand, épuisé et amaigri par la maladie, appela un médecin qui prescrivit un énorme cataplasme de moutarde. Le malade voyant exécuter l'ordonnance, s'écria, les larmes aux yeux. "ô docteur ! tant de moutarde pour si peu de viande.

—Une dame juive assistait à l'opéra dans la même loge qu'un lord anglais. Comme la pièce ennuyait cette dame, elle se mit à bâiller.—Pardon, Madame, lui dit l'Anglais, je vous félicite de ne m'avoir pas avalé.—Rassurez-vous, Monsieur, répondit la dame ; je suis juive, ma religion me défend de manger du lard.

—:o:—

Explication du rébus du No. 9.

Pelle en haut,
Pelle en bas,
Pelle avec son petit manche ;
Pelle en haut,
Pelle en bas,
Pelle qui n'en a pas.

Une Chantense des Rues.

“ Les narines ouvertes, les dents serrées, il plongea ses yeux dans les miens avec une expression de haine effrayante.

“ Est-ce que vous me connaissez ? ” ajoutai-je de plus en plus surpris.

Il agita la tête affirmativement, et continua de fixer sur moi ses yeux d'où jaillissaient des flammes.

“ Vous vous trompez sans doute, dis-je après un instant de réflexion ; moi, je ne vous connais pas.”

“ Il essaya de parler, mais l'émotion étouffa la voix dans sa gorge.

“ J'étais confondu.

“ Aujourd'hui, je ne puis assez m'étonner de n'avoir pas deviné sur-le-champ à qui j'avais affaire. Cette rencontre, à dire vrai, était si loin de ma pensée !

“ Comment vous appelez-vous ? où m'avez-vous vu ? ” dis-je encore.

“ La fureur paralysait sa langue ; les muscles de son visage s'agitaient sous la peau comme des reptiles sous un linge : ses poings se crispaient de rage.

“ Les menaces de ce chétif garçon étaient à mes yeux plus ridicules que redoutables. D'ailleurs, je n'y comprenais rien.” Lidée que j'étais peut-être l'objet d'une méprise, ou que je me trouvais en présence d'un fou, traversa mon esprit et me rappela à moi-même. Je tournai le dos et passai outre, prenant à part moi la résolution de ne plus m'occuper de ce pauvre diable.

“ L'instinct fut plus fort que ma volonté : mon trouble persista. Une curiosité ardente m'envahit graduellement, et m'arrêta au moment où j'allais sortir de la salle. Peut-être, après tout, s'agissait-il d'une aventure sortie de ma mémoire. A tout hasard, je voulus connaître le nom de cet homme. Rien ne m'était plus facile. Je revins sur mes pas avec une certaine précipitation.

“ Aidé des images les plus énergiques, je ne parviendrais pas à vous peindre l'épouvante dont je fus frappé, quand je lus sur la pancarte accrochée au pied de son lit : GEORGES MOSER, facteur de pianos.

“ Quelle rencontre ! En pouvais-je faire une plus stupéfiante ?

“ Le mari de Louise, que j'avais inutilement cherché dans tout Paris, était devant moi, sur un lit de l'hospice, dans une salle située précisément au-dessous de celle où gisait sa femme. Je reçus une telle secousse que j'en fus hébété, ou mieux, pétrifié. Longtemps je ne puis détourné mes yeux de Moser. Outre la stupeur que me causait cette rencontre, je sentais en moi des mouvements comparables

à ceux du désespoir. Voilà donc quel était mon ouvrage ! Pour avoir obéi en esclave à un accès de vanité, j'avais désuni deux êtres excellents et fait leur malheur. Comment serais-je resté indifférent en présence même des conséquences de ma faute ? Comment n'aurais-je pas été remué jusqu'au fond des entrailles ? Je ne manquais pas de cœur à ce point ! Les tourments de ma conscience me poussèrent jusqu'aux dernières limites du repentir. Je jurai mentalement de ne prendre aucun repos que je n'eusse rétabli en son premier état un ménage où j'avais si maladroitement semé la discorde et le chagrin...”

Jean semblait ravi. Il profita d'une pause de son ami pour s'empresser de dire son opinion sur ce nouvel incident.

“ J'en suis émerveillé, fit-il. Pourtant, je m'y attendais. Je dois même avouer une pensée coupable qui m'est venue. A l'instant même, tout en vous écoutant, je me disais *in petto* que si Moser ne se trouvait pas à l'hospice, je me permettrais de l'y mettre. L'événement me donne raison et j'en suis bien aise. Une fois de plus j'acquiesce la preuve que la réalité peut quelquefois être d'accord avec les désirs de l'imagination. Quant au dénoûment, il m'en coûte de le présenter. Je le voudrais heureux ; mais, en vérité, je ne vois pas comment il vous sera possible d'agir efficacement sur l'esprit de ce malheureux et d'entamer une conviction qui y paraît si fortement enracinée.

— Je partageais vos craintes tout d'abord, repartit Philippe. En songeant au caractère ombrageux de l'homme, à la nature de ses préventions, à la ténacité de sa rancune, je m'attendais, en effet, à assiéger une place imprenable. Eh bien, il en fut tout autrement. En dépit de la haine que je lui inspirais, je sus prendre assez d'empire sur lui pour m'en faire écouter. Si je me heurtai au début contre une sorte de rocher, on eût dit vraiment que ce rocher fut de neige, tant finalement il fondit vite sous la chaleur de mes protestations. Ce garçon était las de hair, il était à bout de forces et de douleurs ; sa passion, d'ailleurs, déçuplée par une séparation d'environ cinq mois, le possédait avec plus de violence que jamais. Et n'allez pas croire que j'usai de ménagements envers lui. Au contraire, intentionnellement, je lui parlai avec une hauteur dédaigneuse ; j'abusai sans réserve de tous les avantages que me donnaient sur lui l'éducation et la fortune.

“ Je lui rappelai que sa femme était une orpheline recueillie par ma mère, et qu'elle n'avait jamais été chez nous que dans une condition tout à fait subalterne. Sans compter que j'étais trop fier pour me lier avec une fille

qui, tout honnête qu'elle fut, n'en devait pas moins être rangée dans la classe des domestiques, on faisait injure à ma mère, en supposant, même un instant, que, dans sa maison, sous ses yeux, il ait pu exister entre Louise et moi des relations coupables. J'avais eu tort, sans doute, de la traiter comme une servante alors qu'elle était mariée et au bras de son mari ; toujours est-il qu'il n'était pas moins ridicule de lui faire un crime de ma familiarité que de la rendre responsable de mon orgueil et de ma saillance. J'ajoutai que, pour ma part, je ne savais pas au monde de femme plus pure que ne l'était Louise, et que si jamais elle avait commis une faute, c'était celle d'épouser, contre l'avis de ma mère, un homme qui ne l'avait pas.

“ Insensiblement le pauvre garçon ouvrit les yeux à la lumière. Je ne saurais vous exprimer l'énergie de ses regrets et de son chagrin. C'était un spectacle navrant que celui de le voir se noyer dans les larmes et s'agiter dans son lit sous l'effort d'intolérables douleurs. D'autres fois, il restait plongé dans une prostration profonde dont rien ne pouvait le tirer. Il essaya d'atténuer à mes yeux la brutalité de sa conduite, en m'avouant qu'un moment il avait cessé d'être maître de lui. La jalousie lui avait infligé des tortures atroces, un supplice incessant, sous l'empire duquel, frappé d'une sorte de démence, il avait abandonné sa femme et son enfant. De perfides conseils avaient achevé de le désespérer et de le perdre. Incapable bientôt de lutter contre ses souffrances, il avait cherché l'oubli dans ses désordres qui graduellement avaient altéré sa santé et l'avaient conduit demi-mort sur le lit d'un hôpital.

“ Je fus bien des jours impuissant à le consoler. Il ne pensait pas pouvoir jamais expier un passé dont il avait horreur ; et ne parvenait qu'imparfaitement, malgré mon langage affirmatif, à croire au pardon de Louise et à espérer des jours plus heureux. Il me donna beaucoup plus de tracassas que sa femme, qui, dans mes assertions répétées, puisant une confiance de plus en plus ferme, était actuellement en pleine convalescence.”

JOURNAL POUR TOUS

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an	\$0.50
Six mois	0.25
Un numéro	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP BUREAU,
170 1/2 rue Sparks, Ottawa.